

MICHEL
WIEVIORKA

MÉTAMORPHOSE
DE
L'ANTISÉMITISME

On ne combat pas
l'ignorance et la haine par
l'ignorance et la haine

Seuil

MÉTAMORPHOSE
DE L'ANTISÉMITISME

Du même auteur

Les Juifs, la Pologne & Solidarność

Denoël, 1984

L'Espace du racisme

Seuil, 1991

La France raciste

Seuil, 1992

La Tentation antisémite.

Haine des Juifs dans la France d'aujourd'hui

Robert Laffont, 2005 ;

Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2006

Les Juifs, les Musulmans et la République

avec Farhad Khosrokhavar

Robert Laffont, 2017

L'Antisémitisme expliqué aux jeunes

Seuil, nouvelle édition 2024

La Dernière Histoire juive.

Âge d'or et déclin de l'humour juif

Denoël, 2023 ; Éd. de l'Aube, coll. « Mikrós », 2025

MICHEL WIEVIORKA

MÉTAMORPHOSE DE L'ANTISÉMITISME

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-163261-3

© Éditions du Seuil, octobre 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

Avant-propos

Chercheur, j'ai beaucoup écrit sur la question juive, beaucoup publié, dès le début des années 80, quand je me suis aperçu que le mouvement Solidarność, en Pologne, merveilleuse incarnation du combat pour la démocratie, pouvait ici ou là être entaché par son contraire, son anti-mouvement : un antisémitisme encore bien ancré dans ce pays.

Récemment, les attaques du Hamas le 7 octobre 2023 en Israël – j'écrirai le « 7-Octobre » –, la guerre à Gaza, les abominations commises par les colons israéliens en Cisjordanie m'ont révolté. Mais je n'avais pas le « terrain », l'expérience récente de recherche, les connaissances éprouvées qui m'auraient autorisé à proposer une contribution quelconque à cette actualité, à tenter de l'éclairer sur le fond.

En revanche, je suis de près, depuis longtemps, les prolongements géopolitiques et sociaux de cette tragédie proche-orientale dans d'autres sociétés, et son impact, en France notamment, mais pas seulement. Il m'arrive de m'exprimer à ce sujet dans les médias, j'en discute constamment avec des amis.

Pour autant, je n'éprouvais pas, jusqu'à il y a peu, le besoin d'écrire un livre.

Mais avec le 7-Octobre et ses suites, je suis chaque jour davantage consterné par le décalage, parfois la béance, que j'observe entre d'une part la gravité de la situation ici même, dans mon pays, avec entre autres faits la multiplication vertigineuse des actes antisémites, et d'autre part ce qui me parvient, de loin, depuis les universités américaines Harvard ou Columbia par exemple ; ou de près, de mon milieu intellectuel, dans la vie universitaire française et jusque dans les boucles « vie scientifique » et « discussions-débats » de l'École des hautes études en sciences sociales, l'EHESS, l'institution à laquelle j'appartiens ; à quelques centaines de mètres, à Sciences Po Paris ; dans divers établissements de recherche et d'enseignement supérieur : à Paris Dauphine, où j'ai étudié et enseigné, au centre Tolbiac de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, à Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Etc.

Je suis atterré par le spectacle de collègues, non pas parce qu'ils s'engagent passionnément pour la cause palestinienne, ce qui est bien, mais parce que cela conduit certains d'entre eux à entériner les excès du Hamas ; ou par celui d'étudiants soutenant eux aussi le Hamas, et passant sous silence la barbarie du 7-Octobre. Et ces collègues, ces étudiants n'ont pas le monopole de l'excès, loin de là.

Effaré, il m'a fallu aussi prendre acte de dérives, entamées certes bien longtemps auparavant, au sein de mouvements sociaux et culturels, dans une certaine vie associative, dans divers collectifs. Militer comme féministe, trans, LGBTQI+ est parfois indissociable d'un engagement marqué pour la cause palestinienne – pourquoi alors une telle priorité donnée à cet engagement, et non pas à d'autres ? – mais aussi d'un antisémitisme frisant l'antisémitisme et exaltant le Hamas : le combat pour le féminisme ou contre l'homophobie ne s'embarrasse

plus alors de la domination masculine et de l'homophobie patentées de cette organisation. L'intersectionnalité tant vantée au sein des ultragauches, car intégrant toutes sortes de luttes contre les discriminations, vaut ici pour bien des causes, mais jamais pour l'action face à l'antisémitisme. Que des femmes victimes du 7-October soient torturées, violées, ne pèse rien aux yeux de certaines féministes radicales : elles sont israéliennes – ou juives. Même Act Up, au si juste combat à propos du sida, est ici et là pénétré par ce fléau.

« Personne n'est libre tant que la Palestine n'est pas libre », synthétise une « activiste queer non binaire », Habibitch, citée par Nora Bussigny (*Les Nouveaux Antisémites*, p. 22*) : non seulement la Palestine fait partie chez ces intellectuels et acteurs des multiples luttes à mener, mais elle a été promue à leur sommet. En s'émancipant, les Palestiniens émanciperaient l'humanité tout entière. Si derrière leur cause s'en profile une autre, l'islamisme, ce que la figure même du Hamas incarne, puisque c'est un acteur à la fois national (palestinien) et religieux (l'islam), peu importe apparemment. Et sous la jonction de l'islamisme et du soutien à la cause palestinienne, la haine d'Israël est elle-même vite une haine des Juifs (j'écris le nom « Juif », avec une majuscule comme il est d'usage au sujet du peuple, de la communauté, de la nation, et avec une minuscule, « juif », s'il s'agit de la confession).

Même sans établir une quelconque symétrie dans la violence verbale, et parfois physique, je suis tout autant effrayé en entendant des journalistes ou des intellectuels droitiers se vouer à la défense du gouvernement israélien, faire preuve de

* Le lecteur trouvera les références complètes des articles, livres et émissions cités en fin d'ouvrage.

compréhension pour ses crimes. Ceux-là traquent l'« islamo-gauchisme » et le « wokisme » – si tant est que ces catégories soient pertinentes –, y compris là où ils n'existent guère, et accusent dans certains cas injustement le camp d'en face d'antisémitisme, le tout plus ou moins bien ficelé avec un mélange de racisme et de xénophobie visant les immigrés, les Arabes, les musulmans.

Ainsi, des causes justes, légitimes, celle des Palestiniens opprimés, spoliés, et aujourd'hui bombardés et tués avec une brutalité inouïe, celle des Juifs en butte à un antisémitisme qui s'amplifie, véhiculent toutes sortes d'excès. De tous côtés, passions et mauvaise foi aboutissent dans la confusion à la négation de la vie des idées. Se cristallisent le refus de la discussion raisonnée, sa destruction même quand elle existait encore. De bons amis, des Palestiniens et des Israéliens, qui jusque-là se parlaient en confiance, se tutoyant malgré parfois de hautes fonctions diplomatiques, ne peuvent ou ne veulent plus échanger. Ni dans les médias, ni en privé.

Sur la scène proprement politique, des « Insoumis » et quelques écologistes dérivent jusqu'à promouvoir un antisionisme recouvrant d'un voile hypocrite la haine des Juifs en général. Il faut dire qu'un tel voile protège des rigueurs de la loi. La législation est dense, depuis la loi de 1881 punissant l'« injure publique à caractère antisémite » jusqu'au projet de loi porté en 2026 par la députée Caroline Yadan en passant notamment par la loi Gayssot de 1990 visant à réprimer la négation des crimes contre l'humanité et sanctionnant diverses formes de discrimination. Elle n'a jamais cessé d'être durcie mais, si elle vise l'antisémitisme, elle ne sanctionne pas l'antisionisme, même si nombre de parlementaires voudraient faire une vérité légale, d'État, de l'équation « antisionisme

= antisémitisme » – une question qui sera abordée plus loin. La crise de l'Éducation nationale a abouti depuis longtemps déjà – c'est une de ses dimensions parmi d'autres – à ce que les parents d'élèves juifs désertent l'école publique tant leurs enfants peuvent y être maltraités. Il en va de même pour des étudiants juifs, qui changent d'université, voire décident de quitter la France. Et, cerise sur le gâteau, l'extrême droite institutionnelle, celle qui siège au Parlement, dit en avoir fini avec l'antisémitisme. Son quasi-philosémitisme et l'amour d'Israël qu'elle professe désormais tranchent avec la haine congénitale du Front national pour les Juifs – comment ne pas éprouver des sentiments de stupeur ? Comment ne pas émettre quelque doute ?

Dans ce contexte où les logiques de rupture l'emportent, le débat est devenu difficile. Malgré quelques initiatives, comme la création en 2021 de la revue *K. Les Juifs, l'Europe, le XXI^e siècle*, la réflexion sur les conditions d'une paix durable et juste au Proche-Orient laisse la place aux polémiques sans fin et aux affrontements de type amis/ennemis. Les attaques *ad hominem* fleurissent de toute part. Les uns sont tenus pour des suppôts du terrorisme, ce qui est souvent injuste, les autres, symétriquement, sont traités de génocidaires même si leur propos est équilibré et jamais haineux – comme si ces citoyens français étaient coupables des crimes du gouvernement israélien du seul fait qu'ils sont juifs. Au manque de nuance des critiques et des dénonciations correspondent vite, il est vrai, des positions tout aussi tranchées quand il s'agit de promouvoir son propre camp. Des soutiens à la cause palestinienne semblent ignorer que la création de l'État d'Israël résulte d'un vote de l'Assemblée générale des Nations unies, le 29 novembre 1947 ; ils font du Hamas des résistants

combattant pour la liberté. D'ardents partisans d'Israël ne veulent voir dans la politique du gouvernement de ce pays, quelle qu'elle soit, qu'une lutte existentielle, nécessaire, et dans la moindre critique à son encontre qu'une expression d'antisémitisme.

Un beau jour de novembre 2025, je me suis dit : « Ça suffit ! Il est temps de plaider pour la raison, pour le souci de la vérité, pour la connaissance, pour le débat aussi, tous malmenés, y compris là où ils devraient régner – dans la vie académique, de la part de scientifiques. »

D'où ce livre, qui entend faire le point, analyser et comprendre comment, finalement, l'antisémitisme en est venu à occuper aujourd'hui une place impensable jusqu'ici dans notre pays – qui toutefois, il est vrai, a connu l'affaire Dreyfus et la Collaboration. Comment s'y déploie-t-il au cœur d'une vie intellectuelle et politique en perdition, comment y fraye-t-il son chemin ?

Ma démarche n'est pas partisane, elle n'est au service d'aucun camp, d'aucune cause si ce n'est celles de la recherche de la vérité et du refus de la haine antisémite, comme de tous les racismes. Sans séparer jamais les deux registres, ni d'ailleurs les confondre. Car, à les dissocier, la pensée et l'action rompent avec les valeurs universelles et ne peuvent que tenter de promouvoir un particularisme contre d'autres. S'intéresser à un phénomène précis, l'antisémitisme, ce n'est pas pour moi oublier ou minorer le racisme anti-Arabs ou anti-Noirs, ou autre, en France, ou ailleurs, la haine de l'islam, la hantise de l'immigration – ainsi, en 2027, seront publiés les actes d'un colloque sur le racisme anti-Chinois et le racisme en Chine que j'ai contribué à organiser au Collège de France en 2024 avec Anne Cheng, Régis Meyran et ma sœur Annette. Je ne suis pas

de ceux qui négligent ou minimisent les souffrances du peuple palestinien pour ne faire valoir que ce dont pâtissent les Juifs. M'attribuer un tel non-sens serait une erreur, et d'abord factuelle : tout au long de mon parcours de chercheur, j'ai abordé ces questions, d'abondance, sérieusement. Y compris en participant au dialogue entre intellectuels israéliens et palestiniens, entre juifs et musulmans. Surtout, j'ai toujours veillé, dans mes responsabilités à la tête d'institutions de recherche en sciences sociales, à ce que l'antisémitisme et le racisme ne soient pas dissociés, mais articulés, pensés en même temps dans leur spécificité, et dans ce qu'ils peuvent avoir de commun.

On m'objectera peut-être que je fais fi de toute identité personnelle, que je suis oublieux ici de mon penchant politique à gauche, ou de mon appartenance au monde juif – je n'ai jamais caché ni l'un ni l'autre. Mais est-ce le moteur de mes analyses sociologiques, alors que je me suis toujours situé nettement du côté des valeurs universelles ? Ma réponse est simple, en tout cas théoriquement : la « neutralité axiologique » dont traitent sagement quelques collègues qui se poussent du col n'existe pas s'il s'agit d'attendre du chercheur qu'il soit un être abstrait étranger à toute culture, toute histoire, toute trajectoire familiale – une sorte d'électron libre sans lien d'aucune sorte avec ce qu'il étudie. En revanche, si celui-ci s'efforce de penser le rapport qu'il entretient avec son objet, tout change : il n'est pas « neutre », mais capable de faire la part des choses et de prendre en compte ses propres affects. Le lecteur pourra vérifier, j'espère, que cette remarque n'est pas vaine en ce qui me concerne. Ce livre n'est pas une machine de guerre pour soutenir une orientation de gauche ou une identité juive, même l'une et l'autre ouvertes. Il est un effort pour y voir clair.

PREMIÈRE PARTIE

De l'antijudaïsme
à l'antisémitisme moderne.
Et après ?

Continuité ? Ruptures ? La haine et autres passions tristes à l'encontre des Juifs relèvent de la très longue durée, elles s'observent depuis l'Antiquité. C'est même, selon le titre d'un livre de Robert Wistrich, « la haine la plus longue » (Antisemitism. The Longest Hatred). Et, note cet historien israélien par ailleurs controversé pour son interprétation sioniste de l'Histoire, « l'antisémitisme change sans arrêt de forme et cela fait sa force » (Le Point, 18 juillet 2014).

Dire de la haine des Juifs qu'elle « change sans arrêt de forme » donne à penser qu'un seul et même phénomène est en jeu, quand bien même il se transforme au fil du temps. Que les changements pèsent moins ici que la continuité. Qu'ils ne sont rien de plus que des avatars.

Or en France – et dans d'autres pays tout aussi bien – l'antisémitisme connaît depuis le tournant du XXI^e siècle des modifications considérables. Si considérables qu'une autre approche que celle que suggère Wistrich mérite examen. Ne faut-il pas envisager pour la période actuelle bien plus que des avatars : une mutation radicale qui voit la haine des Juifs entrer dans une ère si différente de celle qui a précédé que le mot même qui a fait consensus pour la

désigner jusqu'ici, durant un bon siècle, « antisémitisme », pourrait être délaissé – mais au profit de quelle dénomination inédite ? Pour l'instant, il n'existe pas d'alternative satisfaisante.

Il y a là un débat récurrent, depuis la fin du XX^e siècle : faut-il privilégier une approche dite « éternaliste », « continuiste », ou une démarche ouverte à l'examen des ruptures dans la trajectoire historique de la haine des Juifs, et tout particulièrement de celle des temps présents ?

Cette dernière perspective mène à considérer non pas tant ce qui est constant dans le phénomène, même s'il change constamment de forme, mais une mutation en profondeur. Ce qui est déjà arrivé dans l'Histoire. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'antijudaïsme, et donc une haine religieuse, a muté pour sinon entièrement changer de sens, du moins devenir avant tout racial. La transformation était majeure. Le passé ne disparaissait pas pour autant du présent : la notion d'antisémitisme en s'imposant n'a pas exclu le substrat imaginaire qu'apportait le vieil antijudaïsme, bien au contraire, comme le montre la Brève Histoire des croyances et préjugés antisémites de Pierre Savy et Lisa Vapné. De même, si l'existence d'Israël est centrale dans bien des expressions contemporaines de haine des Juifs, au point de générer des passions éventuellement meurtrières, c'est qu'une mémoire consciente et inconsciente a préparé le terrain, faite de diabolisation et de déshumanisation des Juifs. Il faudrait aujourd'hui comme hier qu'ils incarnent le mal. C'est d'ailleurs pourquoi les acteurs politiques et les experts du « nouvel antisémitisme » – une expression que nous critiquerons plus loin, qui place Israël et le sionisme au cœur de la haine, de la jalousie ou des préjugés – désignent parfois cet État comme « le Juif collectif parmi les nations », celui qui condense sur son être des actes et des discours anciens, qui auparavant s'exerçaient sur des individus en tant que Juifs.

Je ne suis pas seul à m'engager dans une démarche plus historique qu'« éternaliste » tout en refusant de faire table rase du passé pour analyser le présent. Je retrouve ce type d'approche, par exemple, sous la plume de Mark Mazower, dont l'ouvrage récemment traduit, Antisémitisme, a pour sous-titre : Métamorphoses et controverses.

Ma démarche repose sur une expérience de recherche entamée il y a près d'un demi-siècle, essentiellement en France, ou depuis la France, mais pas seulement – un pays qui apparaît insuffisamment dans la recherche internationale ou globale sur l'antisémitisme. Depuis, j'ai mené des recherches sur beaucoup de terrains. Les unes sont consacrées spécifiquement à l'antisémitisme – j'ai dirigé la seule véritable enquête sociologique jamais conduite en France sur l'antisémitisme contemporain (La Tentation antisémite. Haine des Juifs dans la France d'aujourd'hui) ; les autres relèvent de diverses thématiques qui l'éclairent : les « banlieues », le racisme, l'islam, le terrorisme, l'immigration, les violences urbaines, le populisme, le système politique, entre autres. C'est à partir de cette expérience, et de celles d'autres chercheurs – réunis notamment au sein du même laboratoire de recherche, le CADIS, fondé par Alain Touraine et que j'ai dirigé pendant un quart de siècle –, que je développe l'idée selon laquelle nous vivons en France, comme ailleurs mais avec de fortes spécificités, une métamorphose substantielle dans la haine, la diabolisation ou la déshumanisation des Juifs.

« Métamorphose » : le mot renvoie à l'image d'un changement complet mais du même être – un animal par exemple, ou un personnage mythologique. Un tel changement ne peut que susciter des interrogations d'ordre philosophique : comment penser dans un seul et même mouvement la transformation et l'identité ? Comment un phénomène, comment un être réel, ou mythique, peut-il être à la fois le même et autre ? Autant dire que ce livre se veut nuancé,

sensible à la complexité, rétif aux positions radicales et simplistes qui n'autorisent aucun débat. Il cherche à comprendre les tenants et les aboutissants des polémiques idéologico-politiques qui font florès dès que la question juive est en jeu ; des actes aussi. Et non à promouvoir un camp ou un autre. Ce qui n'est pas facile : j'invite ici le lecteur à cheminer avec moi sur une ligne de crête ou, si l'on préfère, en terrain miné. J'espère ne pas basculer d'un côté ou d'un autre, et éviter de marcher sur une mine idéologique ou passionnelle – elles ne manquent pas.

Dans un premier temps, il m'est apparu nécessaire de rappeler comment d'une mutation considérable était né et s'était imposé l'antisémitisme moderne, à la fin du XIX^e siècle. De là – et c'est le cœur de cet ouvrage –, j'examine dans une deuxième partie les évolutions contemporaines pour voir en quoi et jusqu'où elles proposent une formulation nouvelle de la haine des Juifs, en rupture avec les schémas antérieurs. Restera, dans une dernière partie, à faire la part de l'inédit, et celle de la continuité historique.

Un point de méthode au préalable, relatif au cadre de cette étude : il est national, français, alors que les questions abordées sont, à bien des égards, mondiales.

Il ne faut pas confondre la pensée globale, qui s'intéresse à des logiques planétaires, quitte à examiner leurs déclinaisons régionales, nationales ou locales, avec les démarches comparatives qui prennent la mesure de ce qui rapproche et de ce qui distingue diverses expériences envisagées dans des cadres différents, par exemple nationaux. Une chose est de constater la hausse générale de l'antisémitisme, spectaculaire partout dans le monde depuis le 7-October, et d'y réfléchir à cette échelle : la pensée est alors globale ; une autre est d'étudier cette même hausse, par exemple en France et en Allemagne, en comparant les deux courbes : l'analyse est alors internationale et comparative.

Cette étude est sensible au caractère global de bien des aspects qui y seront abordés, elle n'en est pas moins consacrée à la seule expérience française. Qu'elle soit menée en France ancre l'analyse dans des connaissances concrètes relatives au pays qui compte la première « communauté » juive d'Europe (le terme « communauté » mériterait discussion – on avance pour elle souvent, et depuis très longtemps, le chiffre de 500 000 membres, parfois moins, en fait sans source scientifique depuis les travaux anciens de Doris Bensimon et Sergio Della Pergola, ou d'Erik Cohen). Cet ouvrage complétera utilement, je l'espère, les travaux à prétention mondiale qui passent assez largement à côté des spécificités de l'expérience française, comme les livres, précieux par ailleurs, de Mark Mazower (Antisémitisme) et d'Antony Lerman (L'Antisémitisme aujourd'hui. Redéfinition et le mythe du « Juif collectif »). Ce dernier ne cite dans ses abondantes références (plusieurs centaines) et que rapidement et succinctement une poignée d'auteurs français, le premier encore moins. J'ai bien conscience que mon étude gagnerait certainement beaucoup à être prolongée par des comparaisons internationales.

CHAPITRE 1

Naissance de l'antisémitisme

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une grande transformation, la première en France d'une telle importance depuis la Révolution française et l'émancipation des Juifs (1791), a modifié la haine et le mépris millénaires envers eux. Cette mutation s'est accélérée après la défaite de Sedan, en septembre 1870, dans le contexte de crise morale et de tensions politiques de la Troisième République naissante.

Jusque-là, on ne parlait pas d'antisémitisme. Le mot n'existait pas. Il s'agissait, même si le terme date du XIX^e siècle seulement, d'antijudaïsme, c'est-à-dire d'un phénomène avant tout religieux. Les Juifs étaient décrits comme un peuple déicide, ils auraient tué Jésus, et les chrétiens leur reprochaient de refuser de se convertir à leur foi et d'en cultiver une autre – les Juifs étaient obstinés, incapables d'entendre une parole de vérité, de se repentir –, c'était un « peuple à la nuque raide », comme il est dit dans la Bible, une expression reprise ensuite par les chrétiens les invitant à reconnaître le caractère divin de Jésus.

Ce refus durable de tenir la personne de Jésus pour messianique et divine, tel qu'annoncé dans les Écritures juives,

a valu aux Juifs bien des persécutions – violences, rumeurs et accusations de crimes rituels ou d'empoisonnement des puits, préjugés, à commencer par ceux les identifiant à l'argent et à l'usure, discriminations, ségrégation, exclusions, expulsions, etc. Les Juifs ont été les cibles et les victimes par excellence aussi bien des populations au sein desquelles ils vivaient que de pouvoirs politiques, et parfois des deux ensemble.

L'antijudaïsme a une longue histoire, faite notamment de souffrances qui n'ont pas attendu la Shoah pour revêtir parfois, à moindre échelle certes, un tour extrême, massif, qui se rencontre dans toutes les variantes du christianisme – catholicisme, protestantismes, orthodoxies – ainsi que dans l'islam. Il se rapproche à certains égards du racisme, véhiculant alors, au-delà de ses dimensions religieuses, une essentialisation des Juifs – traités de « serpents », de « race de vipère » – et une diabolisation qui s'apparente à une essence. Une biologisation aussi, avec les « statuts de pureté du sang » qui postulent que l'on reste juif malgré une conversion au christianisme du fait de son « sang ». Née en 1449, avant même l'expulsion de 1492, cette politique s'est déployée dans l'Espagne inquisitoriale des XVI^e et XVII^e siècles, ainsi que dans son empire, comme l'a montré l'historien Nathan Wachtel, et de même pour le Portugal. Mais c'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle qu'a commencé à s'opérer la métamorphose dans laquelle la haine des Juifs renvoie nettement à l'idée de race, et plus précisément prend la forme d'un racisme spécifique : l'antisémitisme.

Le contexte à envisager ici est à la fois global et national.

Globale, l'évolution s'observe aussi dans d'autres pays que la France, dans les espaces anglo-saxons, germanophones, hispaniques. Elle s'inscrit nettement dans la montée en puissance